6 7 8 9 10 1 2 3 4 5 6 7 8 9 20 1 2 3 4 5 6 7 8

Jeannette Grandidier

8/10/2
1989

17341

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

Suivies

DES RÊVERIES

Du Promeneur Solitaire.

TOME II.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

Ce fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery, comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand beſoin des mains dans

leſquelles je tombai, pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes viſions romaneſques ; & malgré tous les maux que j'avois ſoufferts, je connoiſſois auſſi peu le monde & les hommes que ſi je n'avois pas acheté ces inſtructions.

Je logeai chez moi, c'eſt-à-dire chez Maman ; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruiſſeau, plus de payſage. La maiſon qu'elle occupoit étoit ſombre & triſte, & ma chambre étoit la plus ſombre & la plus triſte de la maiſon. Un mur pour vue, un cul-de-ſac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'eſpace, des grillons, des rats, des planches pourries ; tout cela ne faiſoit pas une plaiſante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle ; ſans ceſſe à mon bureau

ou dans ſa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle ſe fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maiſon : cela même fut un trait d'habileté de ſa part, que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, ſentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préſenter. Cependant ſes affaires demandoient qu'elle s'y montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou deſſervie. Elle ſavoit ſur-tout que le comte de ***, Intendant-général des Finances, ne la favoriſoit pas. Il avoit à Chambery une maiſon vieille, mal bâtie, & dans une ſi vilaine poſition qu'elle reſtoit toujours vide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuſſit mieux qu'un voyage ;

ſa penſion ne fut point ſupprimée, & depuis lors le comte de *** fut toujours de ſes amis.

J'y trouvai ſon ménage à peu près monté comme auparavant, & le fidele Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un payſan de Moutru, qui dans ſon enfance herboriſoit dans le Jura pour faire du thé de Suiſſe, & qu'elle avoit pris à ſon ſervice à cauſe de ſes drogues, trouvant commode d'avoir un herboriſte dans ſon laquais. Il ſe paſſionna ſi bien pour l'étude des plantes, & elle favoriſa ſi bien ſon goût, qu'il devint un vrai botaniſte, & que s'il ne fût mort jeune il ſe ſeroit fait un nom dans cette ſcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit ſérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une eſpece de gouverneur qui me ſauva

beaucoup de folies; car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maîtreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpece que j'aie jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manieres, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcene tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maîtreſſe; car ſi elle ne me l'eût dit elle-

même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due; & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : ſa maîtreſſe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours, elle pouſſa des cris qui m'attirerent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene, j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre: cela étoit fort naturel. Cependant, au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que

j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse ; & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse, & prit en sincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu

jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge ; & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce ; & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à

travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut inſenſible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables ; mais il mérite cependant d'être ſuivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laiſſoit pas ſonger à autre choſe. Le peu de tems que j'avois de libre ſe paſſoit auprès de la bonne Maman ; & n'ayant pas même celui de lire, la fantaiſie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma beſogne, devenue une eſpece de routine, occupa moins mon eſprit, il reprit ſes inquiétudes, la lecture me redevint néceſſaire ; & comme ſi ce goût ſe fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il ſeroit redevenu paſſion comme chez mon maître, ſi d'autres goûts venus à la traverſe n'euſſent fait diverſion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il en falloit aſſez pour m'embarraſſer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien ; car je l'appris ſeul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne penſe, quand on y veut mettre l'exacte préciſion. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu deſquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'uſage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées, dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la juſteſſe ſatisfait l'eſprit, & qui font faire avec plaiſir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai ſi bien qu'il n'y avoit point de queſtion ſoluble par les ſeuls chiffres, qui m'embarraſſât ; & maintenant que tout ce que j'ai ſu

s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que, dans un voyage que j'ai fait à Davenport, chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetrai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux, j'aurois passé des mois entiers sans

sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer : ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même; & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile, où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois

ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte : car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'eſt gueres qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage ; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon eſprit ſous le nom de médecine, ne ſervoient qu'à me fournir des ſarcaſmes plaiſans toute la journée, & à m'attirer des ſoufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croiſſoit par degrés, & bientôt abſorba tous les autres. Je parle de la muſique. Il faut aſſurément que je ſois né pour cet art, puiſque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eſt le ſeul que j'aie aimé conſtamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des ſuccès ſi lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter ſûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſurtout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la muſique étoit pour nous un

point de réunion dont j'aimois à faire uſage. Elle ne s'y refuſoit pas ; j'étois alors à peu près auſſi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empreſſée autour d'un fourneau, je lui diſois : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire ſentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi, me diſoit-elle, ſi tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en diſputant je l'entraînois à ſon claveſſin : on s'y oublioit ; l'extrait de genievre ou d'abſynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le viſage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reſte, j'avois beaucoup de choſes à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amuſement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot ſi étouffé,

fé, qu'on avoit beſoin quelquefois d'aller prendre l'air ſur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette aſſez jolie, qu'on meubla ſuivant l'ordonnance. On y mit un lit ; nous allions ſouvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Inſenſiblement je m'engouai de cette petite retraite ; j'y mis quelques livres, beaucoup d'eſtampes ; je paſſois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque ſurpriſe agréable lorſqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penſer avec plus de plaiſir ; autre caprice que je n'excuſe ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la choſe étoit ainſi. Je me ſouviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant, d'un homme

qui quittoit ſa maîtreſſe pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais ſenti près de Maman ce beſoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois auſſi parfaitement à mon aiſe que ſi j'euſſe été ſeul, & cela ne m'eſt jamais arrivé près de perſonne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle étoit ſi ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas ſi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoiſe filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en paſſa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne, dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus préſenté, qui me promit beaucoup de choſes, & qui ſûrement n'a jamais repenſé à moi. Notre petit jardin étoit préciſément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes; de ſorte que je me raſſaſiois du plaiſir d'aller les voir paſſer, & je me paſſionnois pour le ſuccès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéreſſé. Juſques-là je ne m'étois pas encore aviſé de ſonger aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la

France, que le cœur me battoit de joie à ſes moindres avantages, & que ſes revers m'affligeoient comme s'ils fuſſent tombés ſur moi. Si cette folie n'eût été que paſſagere, je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'eſt tellement enracinée dans mon cœur ſans aucune raiſon, que lorſque j'ai fait dans la ſuite à Paris l'anti-deſpote & le fier républicain, je ſentois en dépit de moi-même une prédilection ſecrete pour cette même nation que je trouvois ſervile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaiſant étoit qu'ayant honte d'un penchant ſi contraire à mes maximes, je n'oſois l'avouer à perſonne ; & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en ſaignoit plus qu'à eux. Je ſuis ſûrement le ſeul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien, & l'adorant, ſe ſoit fait chez

elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'eſt trouvé ſi déſintéreſſé de ma part, ſi fort, ſi conſtant, ſi invincible, que même depuis ma ſortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magiſtrats, les Auteurs, s'y ſont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il eſt devenu du bon air de m'accabler d'injuſtices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cauſe de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occaſion qui la vit naître. Un goût croiſſant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée Françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête

pleine des *Cliſſon*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des *la Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs deſcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui paſſoit, je croyois revoir ces fameuſes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puiſois dans les livres ; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourriſſoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particuliere, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balan-

çoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays ; leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeuneſſe à leurs théatres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthouſiaſtes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur ſoumet tous les eſprits qui en ont ; & dans la guerre ſi malheureuſe dont ils ſortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philoſophes ſoutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliſte. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre ſur la place l'arrivée des couriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour ſavoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le

bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faiſoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques ſujets de crainte ; car ſi cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la penſion de Maman couroit un grand riſque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis ; & pour le coup, malgré la ſurpriſe de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne, à qui je n'avois pas penſé.

Tandis qu'on ſe battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & relevoient ſes ouvrages théoriques que leur obſcurité laiſſoit à la portée de peu de gens. Par haſard, j'entendis parler de ſon traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'euſſe

acquis ce livre. Par un autre haſard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire : elle fut vive & courte ; mais ma convaleſcence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de ſortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie ; mais il étoit ſi long, ſi diffus, ſi mal arrangé, que je ſentis qu'il me falloit un tems conſidérable pour l'étudier & le débrouiller. Je ſuſpendois mon application & je récréois mes yeux avec de la muſique. Les cantates de *Bernier*, ſur leſquelles je m'exerçois, ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je ſais encore preſque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à peu près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoſte un jeune organiſte appellé l'abbé *Palais*, bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du claveſſin. Je fais connoiſſance avec lui; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien grand organiſte. Il me parloit de ſes principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela : je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y conſentit. Me voilà ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre choſe, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit; le Pere *Caton*, dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore,

chantoit auſſi; un maître à danſer, appellé *Roche*, & ſon fils jouoient du violon; *Canavas* muſicien Piémontois, qui travailloit au Cadaſtre & qui depuis s'eſt marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'abbé *Palais* accompagnoit du claveſſin; j'avois l'honneur de conduire la muſique, ſans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens*, nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote; mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion? Un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes

m'ont dans la ſuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chere. Il s'agit du P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le comte d'*Ortan* avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre Petit-Chat, ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne : il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-faufilé ſur-tout chez le marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient ſans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeſte, ſe préſentant ſimplement & bien ; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'aſſurance d'un honnête homme qui, ſans rougir de ſa robe, s'honore lui-même & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquit, il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété, il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le claveſſin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il ; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de ſa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec Maman chez le marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la muſique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paſſion très-vive; avec cette différence, qu'il étoit vraiment muſicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la muſique dans ſa chambre, & quelquefois à ſon orgue les jours de fête. Nous dînions ſouvent à ſon petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo; j'étois à mon aiſe. J'avois de l'eſprit, des ſaillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût, quoiqu'avec ſimplicité; on le relégua je ne

ſais où ; enfin ces miſérables l'accablerent de tant d'outrages que ſon ame honnête & fiere avec juſtice n'y put réſiſter ; & après avoir fait les délices des ſociétés les plus aimables, il mourut de douleur ſur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis ſi bien en très-peu de tems, qu'abſorbé tout entier par la muſique, je me trouvai hors d'état de penſer à autre choſe.

Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur ; la gêne & l'aſſiduité au travail m'en firent un ſupplice inſupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la muſique. On peut croire que cette folie ne paſſa pas ſans oppoſition.

Quitter

Quitter un poſte honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu ſenſé pour plaire à Maman. Même en ſuppoſant mes progrès futurs auſſi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modeſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de province, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible ; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions,

ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli*, Directeur général du Cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec

autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la muſique, jugerent de mon talent par mon ſacrifice, & crurent qu'avec tant de paſſion pour cet art je devois le poſſéder ſupérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois; je paſſai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paie de ſecretaire.

Il eſt certain que pour l'agrément

de la vie on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrêmité à l'autre. Au Cadaſtre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela, me voilà tout-à-coup jeté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête : d'aimables demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de là que pour aller

ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendirent le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car

tels qu'ils ſont, c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province, qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cinéas*. Elle dévoue ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y ſuppléer. Il eſt ſingulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une ſeule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois diſpoſé à les trouver telles, & l'on peut avoir raiſon; mais je n'avois pas beſoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller ſans plaiſir le ſouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions lors des momens auſſi doux qu'innocens que j'ai paſſés auprès d'elles! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voiſine, ſœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careſſante, pleine de graces, & ſans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme ſont la plupart des filles à ſon âge; mais ſes yeux brillans, ſa taille fine & ſon air attirant n'avoient pas beſoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore

ordinairement en déshabillé, ſans autre coëffure que ſes cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour ſe coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie perſonne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon*, chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faiſoit une impreſſion toute auſſi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré: elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juſte & flûtée, mais qui n'oſoit ſe développer. Elle avoit au ſein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante, qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus

pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voiſines, étoit une fille faite, grande, belle quarrure, de l'embonpoint: elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la muſique; elle la faiſoit apprendre à ſa fille, toute jeune encore, mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût été un peu rouſſe. J'avois à la Viſitation une petite demoiſelle Françoiſe, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liſte de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuſes, & ſur ce ton traînant elle diſoit des choſes très-ſaillantes, qui ne ſem-

bloient pas aller avec ſon maintien. Au reſte elle étoit pareſſeuſe, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer ſon eſprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'aviſa de cet expédient pour me rendre plus aſſidu; car je n'ai jamais pu prendre ſur moi de l'être. Je me plaiſois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute choſe la gêne & l'aſſujettiſſement me ſont inſupportables; ils me feroient prendre en haine le plaiſir même. On dit que chez les Mahométans un homme paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes; je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres auſſi dans

la Bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & ſe nommoit Mlle. *L****, vrai modele d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher; & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe, elle auroit laiſſé faire, non par goût, mais par ſtupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le riſque, ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émbuſtiller; mais cela ne réuſſit

point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L**** ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois, je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte, tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence, que quand M. *L**** étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme, le vrai pere de

ſa fille, & que ſa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas beſoin.

Je me prêtois à toutes ces careſſes avec ma balourdiſe ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L**** ne laiſſoit pas d'être exigeante; & ſi dans la journée j'avois paſſé devant la boutique ſans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L**** s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupaſſe point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une choſe ſans myſtere; & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois

pas moins parlé ; car lui faire un ſecret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été poſſible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la choſe avec la même ſimplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame *L**** ſe faiſant un point d'honneur de me laiſſer moins ſot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à ſe faire entendre ; & outre qu'il n'étoit pas juſte qu'une autre femme ſe chargeât de l'inſtruction de ſon éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pieges auxquels mon âge & mon état m'expoſoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une eſpece plus dangereuſe, auquel j'échappai, mais qui lui fit ſentir que les dangers qui me menaçoient ſans ceſſe, rendoient néceſſaires tous les préſervatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comteſſe de *M****, mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'eſprit, & paſſoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cauſe, à ce qu'on diſoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des ſuites fatales à la maiſon d'*A****. Maman avoit été aſſez liée avec elle pour connoître ſon caractere ; ayant très-innocemment inſpiré du goût à quelqu'un ſur qui Madame de *M**** avoit des prétentions, elle reſta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée ; & Madame de *M**** chercha depuis lors à jouer à ſa rivale pluſieurs tours dont aucun ne réuſſit. J'en rapporterai un des plus comiques, par maniere d'échantillon. Elles étoient

enſemble à la campagne avec pluſieurs gentilshommes du voiſinage, & entr'autres l'aſpirant en queſtion. Madame de *M**** dit un jour à un de ces Meſſieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuſe, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle ſe mettoit mal, qu'elle couvroit ſa gorge comme une bourgeoiſe. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaiſant, elle a ſes raiſons, & je ſais qu'elle a un gros vilain rat empreint ſur le ſein, mais ſi reſſemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainſi que l'amour rend crédule. Madame de *M**** réſolut de tirer parti de cette découverte; & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur

Monſieur ne vit qu'un objet fort différent, qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper Madame de *M****, qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatire. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talent pour lui aider à tourner ſes vers, & aſſez de complaiſance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery ſens-deſſus-deſſous. On ſeroit remonté à la ſource de ces libelles; Madame de *M**** ſe ſeroit

tirée d'affaire en me ſacrifiant, & j'aurois été enfermé le reſte de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les dames.

Heureuſement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M**** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire cauſer, & trouva que je n'étois qu'un ſot. Je le ſentois moi-même & j'en gémiſſois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtiſe des périls dont elle me ſauvoit. Je demeurai pour Madame de *M**** le maître à chanter de ſa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel eſprit pour elle, & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit tems de me traiter en

homme ; & c'eſt ce qu'elle fit, mais de la façon la plus ſinguliere dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaieté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout à coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévere, mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi ; non comme une autre femme, par du manege & des agaceries, mais par des

entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant, quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoient donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir ; & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui, depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier,

ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Emilie*. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préſente s'en occupe uniquement, & ſaute à pieds joints par-deſſus vos diſcours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à ſon gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas ſe laiſſer pénétrer d'avance, & c'eſt en quoi Maman fut mal-adroite. Par une ſingularité qui tenoit à ſon eſprit ſyſtématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ſes conditions ; mais ſi-tôt que j'en vis le prix, je ne les

écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser, huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car, pour comble de singularité, je fus très-aise de les avoir ; tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoient du tems pour les arranger.

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent duré en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un

certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge ; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune ; que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute surtout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour ; que je n'étois bien qu'auprès d'elle ; que je ne m'en éloignois que pour y penser ; que j'avois le cœur

plein, non-ſeulement de ſes bontés, de ſon caractere aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle, en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe, qui fit toujours ſur moi

tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le court trajet qui me ſéparoit d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeuneſſe eus-je ſi peu d'empreſſement pour la premiere jouiſſance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaiſir? Comment, au lieu des

délices qui devoient m'enivrer, ſentois-je preſque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que ſi j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienſéance, je ne l'euſſe fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'hiſtoire de mon attachement pour elle. En voilà ſûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant poſſédée par un autre homme, elle ſe dégradoit à mes yeux en ſe partageant, & qu'un ſentiment de méſeſtime attiédiſſoit ceux qu'elle m'avoit inſpirés; il ſe trompe. Ce partage, il eſt vrai, me faiſoit une cruelle peine, tant par une délicateſſe fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes ſentimens pour elle, il ne les altéroit point, &

je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je deſirois ſi peu de la poſſéder. Je connoiſſois trop ſon cœur chaſte & ſon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arracher à des dangers autrement preſqu'inévitables, & de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire : non Maman, il n'eſt pas néceſſaire; je vous réponds de moi ſans cela : mais je n'oſois; premiérement parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas

vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtat le desir d'en posséder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés, mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere.

Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fût possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse; & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une

femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? Non; je goûtai le plaiſir. Je ne ſais quelle invincible triſteſſe en empoiſonnoit le charme. J'étois comme ſi j'avois commis un inceſte. Deux ou trois fois, en la preſſant avec tranſport dans mes bras, j'inondai ſon ſein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triſte ni vive; elle étoit careſſante & tranquille. Comme elle étoit peu ſenſuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ſes fautes lui vinrent de ſes erreurs, jamais de ſes paſſions. Elle étoit bien née, ſon cœur étoit pur, elle aimoit les choſes honnêtes, ſes penchans étoient droits & vertueux, ſon goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée &

qu'elle n'a jamais ſuivie; parce qu'au lieu d'écouter ſon cœur qui la menoit bien, elle écouta ſa raiſon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis : mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* ſon premier amant fut ſon maître de philoſophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inattaquable par les ſens, il l'attaqua par des ſophiſmes, & parvint à lui montrer ſes devoirs, auxquels elle étoit ſi attachée, comme un bavardage de catéchiſme, fait uniquement pour amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi,

la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la ſeule regle du devoir des femmes; enſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience. Enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but, en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe trompoit ſur ce point. Le miniſtre P*** paſſa pour ſon ſucceſſeur. Ce que je ſais, c'eſt que le tempérament

pérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce ſyſtême, fut ce qui l'empêcha dans la ſuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coûtoit ſi peu.

Elle n'eût donc gueres abuſé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſque auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion; & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour ſe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire, eſt qu'elle a preſque toujours réuſſi. Elle étoit ſi

réellement aimable que plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa premiere foibleſſe elle n'a gueres favoriſé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle : mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable ſi elle ne finiſſoit par l'aimer. Quand elle ſe fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations baſſes qui n'approcherent jamais de ſon noble cœur, ce fut uniquement par ſon caractere trop généreux, trop humain, trop compatiſſant, trop ſenſible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec aſſez de diſcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables, dont elle ne ſe départoit jamais! Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ſes foibleſſes, ſi l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les ſens avoient ſi peu de part! Ce même homme qui la trompa ſur un point, l'inſtruiſit excellemment ſur mille autres; & ſes paſſions qui n'étoient pas fougueuſes, lui permettant de ſuivre toujours ſes lumieres, elle alloit bien quand ſes ſophiſmes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables juſques dans ſes fautes : en s'abuſant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le menſonge; elle étoit juſte, équitable, humaine, déſintéreſſée, fidelle à ſa parole, à ſes amis, à ſes devoirs qu'elle reconnoiſſoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre

mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, ſans eſtimer ſes faveurs ce qu'elles valoient, ells n'en fit jamais un vil commerce : elle les prodiguoit; mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût ſans ceſſe aux expédiens pour vivre; & j'oſe dire que ſi *Socrate* put eſtimer *Aſpaſie*, il eût reſpecté Mad. de *Warens*.

Je ſais d'avance qu'en lui donnant un caractere ſenſible & un tempérament froid, je ſerai accuſé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raiſon. Il ſe peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaiſon n'ait pas dû être; je ſais ſeulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un ſi grand nombre exiſte encore, ont pu ſavoir qu'elle étoit ainſi. J'oſe même ajouter qu'elle n'a connu qu'un ſeul vrai plaiſir au monde;

c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-deſſus tout à ſon aiſe, & de prouver doctement que cela n'eſt pas vrai. Ma fonction eſt de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu à peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me ſeroit utile; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché, que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment

que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens; & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant miſe à portée de m'apprécier plus avantageuſement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que, malgré mon air gauche, je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que ſi je m'y montrois un jour ſur un certain pied, je ſerois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-ſeulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'eſtimable; & s'il eſt vrai qu'on puiſſe allier les ſuccès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je ſuis ſûr au

moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit priſe & qu'elle vouloit m'enſeigner. Car Madame de *Warens* connoiſſoit les hommes & ſavoit ſupérieurement l'art de traiter avec eux ſans menſonge & ſans imprudence, ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons; elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris, à cauſe de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire

perdre, & jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre

garde à ce dièse; parce qu'anciennement les dièses s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle; & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant, mais très-diſcret, qui ne parloit jamais contre ſa penſée, mais qui ne la diſoit pas toujours. Sans me faire le moindre ſemblant qu'il fût inſtruit, par ſa conduite il paroiſſoit l'être; & cette conduite ne venoit ſûrement pas de baſſeſſe d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de ſa maîtreſſe, il ne pouvoit déſapprouver qu'elle agît conſéquemment. Quoiqu'auſſi jeune qu'elle, il étoit ſi mûr & ſi grave, qu'il nous regardoit preſque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme reſpectable, dont nous avions l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle, que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle ſavoit que je ne penſois, ne ſentois, ne reſpirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit, afin que je l'aimaſſe de même, & elle appuyoit encore moins ſur ſon amitié pour lui que ſur ſon eſtime, parce que c'étoit le ſentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embraſſer avec larmes, en nous diſant que nous étions néceſſaires tous deux au bonheur de ſa vie! Et que les femmes qui liront ceci ne ſourient pas malignement: avec le tempérament qu'elle avoit, ce beſoin n'étoit pas équivoque; c'étoit uniquement celui de ſon cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun.

Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme, tout étoit dérangé; & malgré nos liaiſons particulieres, les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne, étoit une extrême confiance réciproque; & ce qui prévenoit l'ennui, étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante, ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de

tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la néceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde eſt occupé, l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire; mais quand on ne fait rien, il faut abſolument parler toujours: & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles

du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule, eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſeoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur Minerve à maintenir un intariſſable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent, ſeront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers, j'allois faire des lacets chez mes voiſines ; ſi je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée, pour me diſpenſer de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faiſoit autant, les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus ſûr &, je penſe, plus agréable. Enfin, que les plaiſans rient s'ils veulent, mais je ſou-

tiens que la ſeule morale à la portée du préſent ſiecle eſt la morale du bilboquet.

Au reſte on ne nous laiſſoit gueres le ſoin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus pour y pourvoir elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie ; & à meſure qu'elle perdoit le goût des

plaiſirs du monde & de la jeuneſſe; elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpece, qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions ſans en épuiſer la ſource, & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraiſonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonſtrateur appointé; & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit deſtinée. La poſition de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la botanique, & Maman

man qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie qui véritablement paroiſſoit très-utile dans un pays auſſi pauvre, où les apothicaires ſont preſque les ſeuls médecins. La retraite du protomédecin *Groſſi* à Chambery après la mort du roi Victor, lui parut favoriſer beaucoup cette idée, & la lui ſuggéra peut-être. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe mit à cajoler *Groſſi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus cauſtique & le plus brutal monſieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en conſultation avec d'autres médecins, un, entr'autres, qu'on avoit fait venir d'Annecy, & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal appris pour un médecin, oſa n'être pas de

Pavis de Monſieur le *Proto*. Celui-ci pour toute réponſe lui demanda quand il s'en retournoit, par où il paſſoit, & quelle voiture il prenoit. L'autre, après l'avoir ſatisfait, lui demande à ſon tour s'il y a quelque choſe pour ſon ſervice. Rien, rien, dit *Groſſi*, ſinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre ſur votre paſſage, pour avoir le plaiſir de voir paſſer un âne à cheval. Il étoit auſſi avare que riche & dur. Un de ſes amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes ſûretés. Mon ami, lui dit-il en lui ſerrant le bras & grinçant les dents, quand S. Pierre deſcendroit du ciel pour m'emprunter dix piſtoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour, invité à dîner chez M. le Comte *Picon*, gouverneur de Savoie & très-dévot, il arrive avant

l'heure, & S. E. alors occupée à dire le roſaire, lui en propoſe l'amuſement. Ne ſachant trop que répondre, il fait une grimace affreuſe & ſe met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il ſe leve bruſquement, prend ſa canne & s'en va ſans mot dire. Le Comte *Pico* court après, & lui crie: M. *Groſſi*, M. *Groſſi*, reſtez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte, lui répond l'autre en ſe retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne reſterois pas. Voilà quel étoit M. le protomédecin *Groſſi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiſer. Quoiqu'extrêmement occupé, il s'accoutuma à venir très-ſouvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ſes connoiſſances, en parloit avec eſtime, &, ce qu'on n'auroit pas at-

tendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec conſidération pour effacer les impreſſions du paſſé. Car, quoiqu'*Anet* ne fût plus ſur le pied d'un domeſtique, on ſavoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le protomédecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté, pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de démonſtrateur royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu; & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le propoſer à la Cour, que le mo-

ment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique, pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſeres humaines. On diroit que la Providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du génipi, plante rare qui ne croît que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie, dont le génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique; & mal-

gré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous prîmes de lui ſa bonne maîtreſſe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains, après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes; & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque conſolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus ſolide ami que j'eus en toute ma vie, homme eſtimable & rare, en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ſervitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour ſe montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la

plus ſincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne penſée que j'héritois de ſes nippes, & ſur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le penſai, par conſéquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même choſe. Rien ne lui fit mieux ſentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le déſintéreſſement & la nobleſſe d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment poſſédées. La pauvre femme, ſans rien répondre, ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer. Cheres & précieuſes larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent juſqu'aux dernieres traces d'un ſentiment bas & mal-honnête; il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant

de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ſes affaires ne ceſſerent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé, qui maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maîtreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle-même craignoit ſa cenſure, & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide: tout en grondant à part moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable; & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits ſoufflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit*

& l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice, que je me ſuis toujours ſenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourraſques ; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée ; & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui feroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu

que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & ſeroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois, que de me

mettre en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand, ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique; & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſitôt que je ſerois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célebre, un Orphée moderne, dont les ſons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agiſſoit pour moi, commençant à lire paſſablement la muſique, étoit d'apprendre la compoſition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enſeigner; car avec mon Rameau ſeul je n'eſpérois pas y parvenir par moi-même; & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit perſonne en Savoie qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconſéquences dont ma vie eſt remplie, & qui m'ont fait ſi ſouvent aller contre mon but, lors même que j'y penſois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* ſon maître de compoſition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de muſique de la cathédrale de Beſançon, & qui l'eſt maintenant de la chapelle de Verſailles. Je me mis en tête d'aller à Beſançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*; & cette idée me parut ſi raiſonnable, que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profuſion qu'elle mettoit à toute choſe. Ainſi, toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de ſa diſſipation, je commençai dans le moment même

par lui cauſer une dépenſe de huit cents francs : j'accélérois ſa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illuſion étoit entiere de ma part & même de la ſienne. Nous étions perſuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renſeignement me contenter d'une Meſſe à quatre parties de ſa compoſition & de ſa main, qu'il m'avoit laiſſée. Avec cette recommandation je vais à Beſançon, paſſant par Geneve, où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à ſon ordinaire, & ſe chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval.

J'arrive à Beſançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ſes inſtructions & m'offre ſes ſervices. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été ſaiſie & confiſquée aux *Rouſſes*, bureau de France ſur les frontieres de Suiſſe. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connoiſſances que je m'étois faites à Beſançon, pour ſavoir le motif de cette confiſcation ; car bien ſûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir ſur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'eſt un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la Régence, & qui, faute d'emploi, étoit venu travailler au Ca-

daſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe; il ſavoit la muſique; & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent on ne ſait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte; & pour ſe rendre agréable, il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement, un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte

veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les commis. Ce papier étoit une parodie janſéniſte, aſſez plate de la belle ſcene du Mithridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aie eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pa-

cotille. Les gens des fermes, à qui l'on s'adreſſa, demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard;* & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu à peu ma petite gar-

derobe; & mon malheur, aſſez grand pour l'un & pour l'autre, fut preſque auſſi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi ſur mes projets de muſique, je ne laiſſois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits eſſais de compoſition, dont le ſuccès m'encouragea. Le comte de *Bellegarde*, fils du marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dreſde après la mort du roi *Auguſte*. Il avoit vécu longtems à Paris; il aimoit extrêmement la muſique, & avoit pris en paſſion celle de *Rameau*. Son frere le comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la comteſſe de *la Tour* leur ſœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la muſique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la

direction : mais on s'apperçut bientôt qu'elle paſſoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laiſſois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plut beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choſes d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Meſſieurs ne purent croire que, liſant ſi mal la muſique, je fuſſe en état d'en compoſer de paſſable, & ils ne douterent pas que je ne me fuſſe fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la choſe, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit tranſpoſée, diſoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre baſſe, la tranſpoſition rendant celle de *Clerambault* impraticable ſur l'inſtrument : je répondis que c'étoit un

travail conſidérable & qui ne pouvoit être fait ſur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite, & me preſſa de lui faire au moins la baſſe d'un récitatif. Je la fis donc, mal ſans doute, parce qu'en toute choſe il me faut pour bien faire, mes aiſes & la liberté : mais je la fis du moins dans les regles ; & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition. Ainſi je ne perdis pas mes écolieres ; mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs officiers vinrent voir Maman ; entr'autres M. le comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis plénipotentiaire à Geneve, & enfin maréchal de

France, auquel elle me préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choſes, dont il ne s'eſt ſouvenu que la derniere année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le jeune marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors ambaſſadeur à Turin, paſſa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon;* j'y dînois auſſi ce jour-là. Après le dîné il fut queſtion de muſique; il la ſavoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans ſa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me propoſant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba ſur ce morceau célebre à deux chœurs:

La terre, l'enfer, le ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit: combien voulez-vous

faire de parties? Je ferai pour ma part ces ſix-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance françoiſe; & quoique j'euſſe quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems ſix parties, ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la muſique que de ſauter ainſi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois ſur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entrepriſe, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne ſavois pas la muſique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me propoſa de noter une chanſon qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanſon; je l'écrivis, même ſans le faire beaucoup répéter. Il la lut enſuite, & trouva, comme il

étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaiſir à faire valoir ce petit ſuccès. C'étoit pourtant une choſe très-ſimple. Au fond, je ſavois fort bien la muſique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil, que je n'eus jamais ſur rien, & qui ne s'acquiert en muſique que par une pratique conſommée. Quoi qu'il en ſoit, je fus ſenſible à l'honnête ſoin qu'il prit d'effacer dans l'eſprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverſes maiſons de Paris, je fus tenté pluſieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le ſouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là : je craignis de renouveller ſes regrets en lui rappellant l'uſage qu'il en avoit ſu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce tems-là, prolongées juſqu'à celui-ci, me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt*, qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les

plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être, on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier avec lui que ſi on l'eût connu depuis vingt ans; & moi qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, ſon accent, ſon propos accompagnoient parfaitement ſa phyſionomie. Le ſon de ſa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de baſſe étoffée & mordante, qui rempliſſoit l'oreille & ſonnoit au cœur. Il eſt impoſſible d'avoir une gaieté plus égale

& plus douce, des graces plus vraies & plus ſimples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, ſervant ſes amis avec zele, ou plutôt ſe faiſant l'ami des gens qu'il pouvoit ſervir, & ſachant faire très-adroitement ſes propres affaires, en faiſant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un ſimple horloger & avoit été horloger lui-même; mais ſa figure & ſon mérite l'appelloient dans une autre ſphere, où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoiſſance avec M. de la *Cloſure*, réſident de France à Geneve, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoiſſances qui lui furent utiles, & par leſquelles il parvint à avoir la fourniture des ſels du Valais, qui lui valoit vingt mille

livres de rente. Sa fortune, aſſez belle, ſe borna là du côté des hommes: mais du côté des femmes la preſſe y étoit; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaiſons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde ſans jamais être envié ni haï de perſonne; & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix, où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoie, il venoit d'Aix à Chambery voir le comte de *Bellegarde* & ſon pere le marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance, qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, ſe renouvella

dans l'occaſion que je dirai, & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié: mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né, que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après; mais s'il ne les eût pas eus, peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel, qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentil-

homme Savoyard, alors jeune & aimable, eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpoſition pour la muſique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de

Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors ; nous nous entretenions ſouvent de ces deux hommes célebres, dont l'un depuis peu ſur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre, auſſi décrié qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, & Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étois

enchanté. Quelque tems après parurent ſes Lettres philoſophiques; quoiqu'elles ne ſoient aſſurément pas ſon meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naiſſant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me reſtoit encore une humeur un peu volage, un deſir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourriſſoit le train de la maiſon de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur ſolitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe, je ſuivois

ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal, dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele, elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il ? à l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois pré-

venir ? Je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte ; je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrete, en augmentoient en même tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refuſois paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de ſûr.

Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles : entr'autres, à Lyon, celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon *Pariſot*, dont je parlerai dans ſon tems : à Grenoble, celle de Madame *Deybens* & de Madame la préſidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'eſprit, & qui m'eût pris en amitié, ſi j'avois été à portée de la voir plus ſouvent : à Geneve, celle de M. de la *Cloſure* réſident de France, qui me parloit ſouvent de ma mere, dont malgré la mort & le tems, ſon cœur n'avoit pu ſe déprendre ; celle des deux *Barrillot*, dont

le pere, qui m'appelloit ſon petit-fils, étoit d'une ſociété très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aie jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens ſe jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoiſie, le pere dans celui des Magiſtrats; & lorſqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils ſortir armés de la même maiſon, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour ſe rendre à ſon quartier, ſûrs de ſe trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, expoſés à s'entr'égorger. Ce ſpectacle affreux me fit une impreſſion ſi vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne ſoutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je

me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotiſme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge, que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline, pour y faire bâtir la ville de Charleſtown, dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſqu'en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui

lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve, je logeois chez elle, & je m'amuſois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiſſés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuſes & des lettres dont aſſurément on ne ſe douteroit pas. Ma tante qui faiſoit peu de cas de ces paperaſſes, m'eût laiſſé tout emporter, ſi j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le miniſtre, & entr'autres les œuvres poſthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes ſcholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre eſt reſté parmi ceux de Madame de *Warens;* j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou ſix mémoires manuſcrits, & un ſeul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Du-*

cret, homme d'un grand talent, ſavant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magiſtrats de Geneve, & mort derniérement dans la fortereſſe d'Arberg, où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, diſoit-on, trempé dans la conſpiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique aſſez judicieuſe de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande riſée des gens du métier, qui ne ſavent pas le but ſecret qu'avoit le Conſeil dans l'exécution de cette magnifique entrepriſe. M. *Micheli* ayant été exclus de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire ſon avis plus au long; & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence

de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poſte par ordre du Petit-Conſeil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponſe qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma ſortie du Cadaſtre, & j'étois demeuré en quelque liaiſon avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après, le directeur de la douane s'aviſa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de ſi près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir

rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui ſavoient les ſecrets de l'Etat. Cependant par une demi-réſerve dont j'aurois peine à rendre raiſon, je ne lui montrai point la réponſe de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuſcrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il ſentit pourtant ſi bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtiſe de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la choſe, & tranſformai ce vol en préſent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin cette piece, plus curieuſe cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand ſoin de ſe faire rem-

bourſer de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureuſement de tous les futurs contingens, un des moins probables eſt qu'un jour le roi de Sardaigne aſſiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impoſſibilité à la choſe, j'aurai toujours à reprocher à ma ſotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à ſon plus ancien ennemi.

Je paſſai deux ou trois ans de cette façon entre la muſique, les magiſteres, les projets, les voyages, flottant inceſſamment d'une choſe à l'autre, cherchant à me fixer ſans ſavoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiſſance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en paſſant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraîches de la république des lettres, tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambery un jacobin profeſſeur de phyſique, bon homme de moine, dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrêmement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença preſque à l'inſtant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems ; elle me ſauta au viſage comme une bombe. J'avalai de

l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je reſtai aveugle plus de ſix ſemaines, & j'appris ainſi à ne pas me mêler de phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine: je me ſentois oppreſſé: je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, ſans avoir aucun viſcere vicié, ſans avoir rien fait pour détruire ſa ſanté?

L'épée uſe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiſtoire. Mes paſſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions, dira-t-on? Des riens, les choſes du monde les plus puériles, mais qui m'affectoient comme s'il ſe fût agi de la poſſeſſion d'Hélene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes ſens furent tranquilles; mais mon cœur ne le fut jamais. Les beſoins de l'amour me dévoroient au ſein de la jouiſſance. J'avois une tendre mere, une amie chérie; mais il me falloit une maîtreſſe. Je me la figurois à ſa place; je me la créois de mille façons, pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes deſirs ſe ſeroient éteints; j'aurois ſanglotté de

tendreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! ce ſort eſt-il fait pour l'homme? Ah! ſi jamais une ſeule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle exiſtence y eût pu ſuffire; je ſerois mort ſur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour ſans objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſere, de celle à qui j'ayois conſacré ma vie, & ſans

qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe, mais non moins conſumante, par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de *Rameau*, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui

étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires, devenoient pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment? La lecture des malheurs imaginaires de *Cleveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois, nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre le Grand à la cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aie jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon; & pour ſes tréſors de

de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'eſt pas difficile: il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi; & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut ſi rapide qu'avant la fin de la premiere ſéance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage: me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier: j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y paſſe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer ſeul ſans relâche & ſans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail

& d'efforts inimaginables, je vais au café, maigre, jaune, & preſque hébété. Je m'eſſaie, je rejoue avec M. *Bagueret :* il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaiſons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit ſi bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même choſe m'eſt arrivée ; & après m'être épuiſé de fatigue, je me ſuis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reſte, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me ſois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere ſéance, & je me ſuis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finiſſant. Je m'exercerois des milliers de ſiecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier eſſai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer ſortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & ſuivant le même train je n'aurois pas reſté déterré longtems. On conviendra qu'il eſt difficile, & ſur-tout dans l'ardeur de la jeuneſſe, qu'une pareille tête laiſſe toujours le corps en ſanté.

L'altération de la mienne agit ſur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaiſies. Me ſentant affoiblir, je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus ſédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs ſuccéderent aux paſſions ; ma langueur devint triſteſſe ; je pleurois & ſoupirois à propos de rien ; je ſentois la vie m'échapper

ſans l'avoir goûtée; je gémiſſois ſur l'état où je laiſſois ma pauvre Maman, ſur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter & la laiſſer à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me ſoigna comme jamais mere n'a ſoigné ſon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fût venue! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes, qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort, je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces

inquiétudes même avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui diſois: vous voilà dépoſitaire de tout mon être; faites enſorte qu'il ſoit heureux. Deux ou trois fois, quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à ſa chambre, pour lui donner ſur ſa conduite des conſeils, j'oſe dire pleins de juſteſſe & de ſens, mais où l'intérêt que je prenois à ſon ſort ſe marquoit mieux que toute autre choſe. Comme ſi les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je verſois auprès d'elle, avec elle, aſſis ſur ſon lit, & tenant ſes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content & calme dans les promeſſes qu'elle m'avoit faites, dans les eſpé-

rances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-deſſus avec la paix du cœur & la réſignation à la Providence. Plaiſe à Dieu qu'après tant de ſujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer, me ſoit auſſi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là!

A force de ſoins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me ſauva, & il eſt certain qu'elle ſeule pouvoit me ſauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choſes dont notre bonheur dépend, ſe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un ſentiment délicieux, c'eſt celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en

augmenta pas, cela n'étoit pas poſſible; mais il prit je ne ſais quoi de plus intime, de plus touchant dans ſa grande ſimplicité. Je devenois tout-à-fait ſon œuvre, tout-à-fait ſon enfant, & plus que ſi elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, ſans y ſonger, à ne plus nous ſéparer l'un de l'autre, à mettre en quelque ſorte toute notre exiſtence en commun; & ſentant que réciproquement nous nous étions non-ſeulement néceſſaires, mais ſuffiſans, nous nous accoutumâmes à ne plus penſer à rien d'étranger à nous, à borner abſolument notre bonheur & tous nos deſirs à cette poſſeſſion mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une poſſeſſion plus eſſentielle, qui, ſans tenir aux ſens, au ſexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on eſt ſoi,

& qu'on ne peut perdre qu'en ceſſant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuſe criſe n'amenât le bonheur du reſte de ſes jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le conſolant témoignage. Ce ne fut non plus à elle, du moins à ſa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit ſon empire. Mais ce fatal retour ne ſe fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reſte de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la

maintenir dans ſes bonnes réſolutions, à lui faire ſentir en quoi conſiſtoit le vrai charme d'une vie heureuſe, à rendre la ſienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je ſentois même que, dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remede à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne : entouré de maiſons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon d'économie,

n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait; & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroient, nous eût vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir paſſé ſa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un aſſemblage de maux de toute eſpece, je devois être un jour en exemple à quiconque inſpiré du ſeul amour du bien public & de la juſtice, oſe, fort de ſa ſeule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon, je riſque de perdre mon pain; & quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir, ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ****, pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville pour vivre en paix, & aſſez près

pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes, fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à

portée; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie, ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm sylvæ supèr his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere ;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage, il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le posses-

seur sont souvent deux personnes très-différentes, même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple, pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre en quelque façon : mais comment

dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni penſé même, mais goûté, mais ſenti, ſans que je puiſſe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce ſentiment même? Je me levois avec le ſoleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux; je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit par-tout; il n'étoit dans aucune choſe aſſignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant.

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précedent & qui ſuivent

ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confuſément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaiſe à porteurs, & je la ſuivois à pied. Le chemin monte: elle étoit aſſez peſante; & craignant de trop fatiguer

ſes porteurs, elle voulut deſcendre à peu près à moitié chemin, pour faire le reſte à pied. En marchant elle vit quelque choſe de bleu dans la haie, & me dit, voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche; je ne me baiſſai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour diſtinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai ſeulement en paſſant un coup-d'œil ſur celle-là, & près de trente ans ſe ſont paſſés ſans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Creſſier avec mon ami M. *du Peyrou*, nous montions une petite montagne, au ſommet de laquelle il y a un joli ſallon qu'il appelle avec raiſon Bellevue. Je commençois alors d'herboriſer un peu. En montant & regardant parmi les buiſſons, je pouſſe un cri de joie: *ah, voilà de la pervenche!*

Et c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du tranſport, mais il en ignoroit la cauſe; il l'apprendra, je l'eſpere, lorſqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impreſſion d'un ſi petit objet, de celle que m'ont fait tous ceux qui ſe rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere ſanté. J'étois languiſſant; je le devins davantage. Je ne pus ſupporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & ſi peu diſcrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois ſucceſſivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas.

L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paſſer, comme ſont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis ſi bien qu'en moins de deux mois je me détruiſis totalement l'eſtomac, que j'avois eu très-bon juſqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus eſpérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident auſſi ſingulier par lui-même que par ſes ſuites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dreſſant une petite table ſur ſon pied, je ſentis dans tout mon corps une révolution ſubite & preſque inconcevable. Je ne ſaurois mieux la comparer qu'à une eſpece de tempête qui s'éleva dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous mes membres. Mes arteres ſe mirent à battre d'une ſi grande force, que non-ſeulement je ſentois leur battement, mais que je l'entendois même, & ſur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles ſe joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple; ſavoir, un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aiſément compter les coups ſans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand qu'il m'ôta la fineſſe d'ouie que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appellé; je lui contai mon cas en frémiſſant & le jugeant ſans remede.